

MINISTERE DE L'AGRICULTURE  
ET DE LA REFORME AGRAIRE

REPUBLIQUE ALGERIENNE  
DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

- SEMINAIRE INTERNATIONAL SUR LE PASTORALISME -

TROUPEAU, DEVELOPPEMENT

par René Dognin

Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M.

PALAIS DES NATIONS

CLUB DES PINS

22 - 27 AVRIL 1974

1201.1974  
O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire  
N° : 6854  
Cote : B 23

59 JUL 1974  
O.R.S.T.O.M.  
Collection de Références  
n° 6854 Soc

## Troupeau, développement

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

Aujourd'hui, par milliers, des nomades autrefois pasteurs sont brutalement fixés par la sécheresse dans un dénuement total. Naguère, presque tous les chercheurs, quelle que soit leur discipline, semblaient les avoir pris pour cible de leur impatience, ainsi que l'écrivait l'un d'entre eux : " Le pastoral, voilà l'ennemi du développement agricole des régions semi-arides. " Les agronomes leur reprochaient de mépriser le travail de la terre sans lequel la " révolution fourragère " ne peut advenir ; les zootechniciens, de mal gérer leurs troupeaux et de s'attacher à faire proliférer des races ossues et décharnées ; et les sociologues s'irritaient de la prodigieuse force d'inertie qu'ils opposaient à tout effort pour les intégrer davantage à la vie de la nation.

A présent, la parole est d'abord aux climatologues et aux hydrologues qui vont dire dans quelle mesure la vie pastorale sera encore possible dans la steppe africaine. Quel que soit leur verdict, ce n'est pas ouvrir un débat académique que de chercher à mieux cerner ce qui fait la spécificité de la vie pastorale, c'est-à-dire le rapport au troupeau, puisque cette relation est le lieu privilégié où viennent achopper les initiatives qui visent à transformer la " mentalité " des pasteurs.

La dépendance où la sécheresse fait aujourd'hui tomber les nomades produit aussi, pour eux et pour la nation, l'occasion d'une restauration concertée de la vie pastorale, où le désir de ces ressortissants particuliers s'accorderait davantage aux besoins de l'Etat. Une formation à moda-

lités parascolaires pourrait être le terrain de cette nécessaire rencontre.

+<sup>+</sup>  
+<sup>+</sup>

Mon expérience des sociétés pastorales se limite aux Peul du Cameroun. On voit immédiatement ce qui différencie les pasteurs algériens, essentiellement pasteurs d'ovins, des Peul qui sont avant tout, sauf quelques exceptions importantes, des pasteurs de bovins. Cependant, je pense que ce n'est pas l'espèce animale composant le troupeau du pasteur qui influe sur l'existence d'un " rapport au troupeau ", et qu'il importe peu qu'on ait affaire à des chameaux, à des zébus, à des moutons ou à des chèvres.

La très grande diversité de modes d'association de l'homme avec le bétail chez les Peul camerounais fournit aussi un modèle vivant du passage du nomadisme à la sédentarisation, s'étageant entre deux pôles : des Peul de brousse, pasteurs exclusifs sans pratiques agricoles ; et à l'autre extrême, des Peul villageois qui s'adonnent à l'agriculture et qui peuvent très bien ne plus posséder une seule tête de bétail. Il existe entre ces deux pôles une circulation des individus et des groupes qui permet au sociologue de disposer pour son observation d'un élément nominale-ment invariable, les Peul ( ou personnes qui affirment appartenir à la culture peul, caractère qui peut être précisé par l'étude de la parenté ) ; et d'éléments variables, en grand nombre, dont je ne retiendrai qu'un seul pour les besoins de cette communication, le rapport au troupeau.

Les Peul de brousse présentent encore un intérêt à l'observateur désireux de comprendre ce qui fait la spécificité de la vie pastorale : ils s'occupent directement, familialement, de leurs troupeaux, sans recourir comme beaucoup d'autres populations pastorales, à des éléments allogènes.

Quand ces intermédiaires existent, ils ont de grandes chances d'être intégrés à la culture peul, à leur génération ou aux suivantes, de devenir alors des Peul : les relations avec le bétail permettent ainsi à l'individu, s'il le désire et à condition qu'il satisfasse à certains critères de reconnaissance, de participer à une culture étrangère à celle de ses ascendants.

Cette immédiateté des rapports des Peul de brousse avec leurs troupeaux confère à leur situation pastorale un certain caractère de " pureté " qui m'autorise à tenter d'inférer, en gardant toujours à l'esprit les limites de mon expérience, du comportement des Peul de brousse à un comportement pastoral plus général. Le but recherché ici est plus pratique que scientifique : comprendre ce qu'on appelle, en jargon psycho-sociologique, les motivations des pasteurs, autrement qu'en se référant à la " mentalité pastorale ", expression à contenu vague et connotations péjoratives.

+<sup>+</sup>

## Le rapport au troupeau

L'incompréhension et l'irritation que suscitent les comportements pastoraux tient à ce que les personnes qui jugent le rapport du pasteur à son troupeau raisonnent en termes de besoin, alors que c'est en termes de désir que devrait être évaluée cette relation.

La rationalité de l'élevage définit clairement ses objectifs et s'en satisfait, ceux-ci une fois atteints. Ce qui n'est pas conforme à cette rationalité est déclaré irrationnel, et c'est bien ainsi que les non-pasteurs s'accordent à qualifier le comportement des pasteurs.

Les agriculteurs à qui ils échangent ou vendent leur lait, les experts qui émettent des suggestions pour le développement intégré d'une zone agricole, les hommes politiques dont les décisions engagent le développement de la nation, sont unanimes : " Ils ont d'immenses troupeaux et vivent comme des gueux ", dira le paysan qui sait le capital que représente une bête sur pieds. " Ils ne vendent leur bétail qu'au moment de se libérer de leurs charges fiscales, et ce moment coïncide souvent avec l'époque où les cours de la viande sont au plus bas ", dira l'économiste. Enfin, les hommes politiques préconiseront " une conversion des mentalités " des pasteurs.

Certes, cette conversion est souhaitable. On rêve d'avoir affaire un jour à des pasteurs dont les troupeaux ne seraient composés que d'animaux précoces, bons reproducteurs, de bonne conformation bouchère, tout en ayant les qualités de rusticité exigées par le milieu ; troupeaux qui seraient toujours gardés, et dont les pasteurs complèteraient la nourriture par des tourteaux industriels et des fourrages qu'ils achèteraient et produiraient eux-mêmes ; troupeaux dont la taille serait adaptée aux besoins du groupe familial du propriétaire, qui ne comporteraient pas de bêtes stériles ou âgées, dont les mâles seraient précocement castrés, rapide-

ment engraisés pour être aussitôt revendus ...

Mais s'agirait-il toujours de pasteurs, c'est-à-dire de ces gens qui, actuellement, restent étrangers à cette rationalité de l'élevage et ont choisi de vivre d'une façon relativement ascétique, même lorsque les conditions du milieu pourraient favoriser un plus grand confort ? Pour tout dire, y a-t-il une rationalité du pastoralisme, différente de celle de l'élevage, ou bien, comme on le pense machinalement, le pastoralisme n'est-il qu'une forme archaïque de l'élevage qu'il suffirait de " développer " ? Ou autrement : l'intégration au monde moderne des populations pastorales ne signifie-t-elle pas la disparition, par mutation, de cultures sans équivalent dans le monde agricole ?

+<sup>+</sup>

Comment un pasteur voit son troupeau n'est pas comment le conçoit un autre, par exemple, un agriculteur. Pour ce dernier, qui a souvent lui-même quelque bétail, le troupeau appartient sans conteste au domaine de la réalité. C'est un objet détaché de lui-même, qui satisfait des besoins précis : fourniture de lait, de viande, de fumier, puissance sociale, épouses, réserve de capital, ou encore, capacité d'abattre un animal lors de telle cérémonie déterminée.

Ce n'est pas que le pasteur se refuse aucun de ces avantages, car il vit de l'exploitation de son troupeau. Mais il le voit avant tout avec les yeux de son désir, comme un objet imaginaire dépendant étroitement de lui-même, dans lequel il se projette et dont il reçoit, en retour, certaines informations qu'il incorpore à sa culture. Cette identification est toujours maîtrisée, et quand bien même ils placent leurs animaux sur le même plan qu'eux-mêmes, sans en faire, comme les éleveurs, des usines à viande, à laine ou à lait, un chameau est toujours un chameau pour un Bédouin, et pour un Peul ou un Nuer, un zébu est toujours un bovin.

Les monographies des sociétés pastorales fournissent maint exemple de cet " échange d'idées " entre le pasteur et son troupeau. En voici un, emprunté aux Peul orientaux.

Pour des raisons qui sont en rapport avec la protection contre l'envie, les hommes assignent au côté gauche la fonction de représentant visible de la virilité, afin de détourner l'attention de leur côté droit. Ils projettent sur le troupeau cette latéralisation et marquent au côté gauche les animaux reproducteurs. Et comme partout dans le monde, quand on ne se sert de feux pour marquer le bétail, on le marque par des incisions aux oreilles, le taureau se voit marquer d'une entaille à l'oreille gauche. Pour qu'autrui croit bien que c'est là, dans le côté gauche, que réside la virilité, et que c'est donc par là qu'elle peut être atteinte, on laissera l'oreille droite sans signe.

Du taureau, ce marquage à l'oreille revient sur l'homme. L'ascendant paternel le plus éloigné du petit garçon lui perce l'oreille gauche quand il quitte, vers six, sept ans, la case-abri de sa mère pour commencer à participer aux activités masculines.

Plus tard, lorsqu'il entre dans le soro, une institution qui signe de manifestations symboliques son passage de l'enfance à un rôle adulte différencié, le jeune garçon échange son petit anneau contre un pendentif plus voyant, qui a pour fonction essentielle, avec la partie gauche de sa chevelure ornée de postiches clinquants, de fournir un leurre à l'envie, alors que se joue son destin d'adulte. Une fois sorti du soro, c'est de nouveau un petit anneau qu'il porte à l'oreille gauche. A ne l'enlever définitivement que lors du mariage de ses premiers enfants : il est devenu inutile.

Dans une alliance du fond et de la forme, le pasteur a projeté sur son troupeau ses conceptions en matière de latéralisation, le troupeau lui a retourné le siège de leur marquage.

Pour m'en tenir toujours aux Peul du Cameroun, j'ai dit qu'il existait une circulation des individus et des groupes entre ces deux pôles : Peul de brousse et Peul villageois, marquée par une évolution sensible du rapport au troupeau. La cause principale de sédentarisation des Peul de brousse, quand cette sédentarisation ne s'opère pas d'urgence sous l'effet du dénuement, réside dans le désir d'accéder à un statut social éminent, perpétuellement remis en cause dans les groupes nomades du fait même de la mobilité du troupeau. Le rapport au troupeau change de qualité pour devenir ce qu'il est chez l'agriculteur, un moyen pour obtenir " autre chose ", qui à son tour, se situe dans l'imaginaire : une position sociale respectée, si possible prééminente.

Le troupeau est mis alors sur le même plan que la " maison " et les champs cultivés, il concourt à cette fin avec une reviviscence de l'islam dont la pratique, en brousse, avait été quelque peu oblitérée par les préoccupations pastorales.

+  
++

La spécificité de ce rapport au troupeau conçu comme un objet imaginaire, comporte plusieurs conséquences importantes qui ne sont peut-être pas le fait des seuls Peul nomades orientaux, mais du pastoralisme en général. Sur ce point, une discussion pourrait s'ouvrir. A les négliger, les actions de développement risquent d'éveiller des résistances propres à les faire échouer.

La première conséquence est que le troupeau, dans l'esprit du pasteur, ne connaît pas les limites qu'impartit la réalité. Le pasteur visera toujours à avoir le plus grand nombre d'animaux possible, pour combler un vide imaginaire qu'il ressent un peu à la manière d'un collectionneur. Qui plus est, cette grandeur, cet illimité, il cherchera à les atteindre, non seulement dans la quantité mais dans les qualités de son bétail :

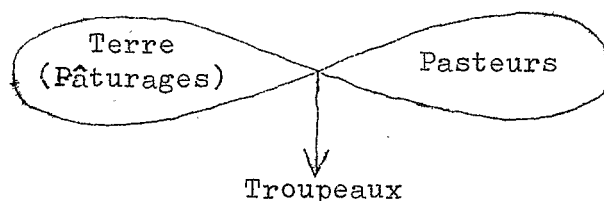


ses animaux présenteront généralement un grand attribut : taille, cornes, fanon, nombril, queue, etc ... Il voudra aussi, dans la limite de ses possibilités cette fois, que son troupeau lui renvoie une image homogène, et il échangera ou vendra, au fur et à mesure de leur naissance, les animaux qui ne sont pas conformes à l'idée qu'il se fait de son bétail.

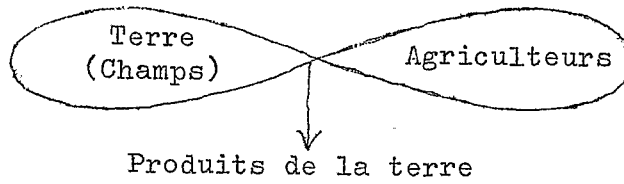
En deuxième lieu, il va s'efforcer de protéger de toute intrusion étrangère sa relation particulière au troupeau, parce qu'être le témoin de cette relation de désir provoque chez l'autre un manque, et le désir de le combler. Dissimuler le troupeau, en minimiser l'importance, n'est pas à mettre chez lui au compte d'une hypothétique magie du nombre, mais de la protection contre l'envie. Par exemple, les interventions directes des agents du service de l'élevage, quand elles ne portent pas spécialement sur la prophylaxie des épizooties, sont mal tolérées parce qu'elles mettent en question le caractère privé de cette relation.

Enfin, cette qualité particulière du rapport au troupeau exclut un rapport quelconque à la terre. S'ils possèdent un sens aiguisé de l'espace, les pasteurs n'entretiennent avec la terre aucun de ces rapports privilégiés qui enracent dans un terroir les agriculteurs. C'est ainsi que chez les Peul, même dans les groupes nomades qui sont retournés depuis longtemps en brousse en cessant de pratiquer l'Islam, ne se réinstalle aucune forme de culte des ancêtres. Cette prévalence du rapport au troupeau sur le rapport à la terre, en quelque sorte au degré zéro, fait que les pasteurs se mettent entièrement à la merci de leur bétail et manifestent une grande répugnance à l'égard de tout travail agricole.

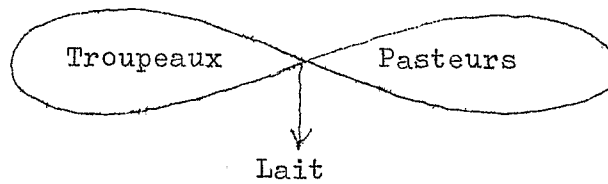
Tout se passe comme si les actions de développement prenaient pour base, en ce qui concerne les pasteurs, le schéma de production suivant :



parce que ce schéma correspond à celui des sédentaires :



alors que le schéma de production pastoral semble être davantage celui-ci, où les pâturages ( et la terre ) n'ont pas place :



+  
+ +

### Les actions de développement

Selon une grille grossière, les actions de développement sont généralement envisagées pour porter à la fois sur :

- les pasteurs ( au niveau des comportements ) ;
- le bétail ( action sanitaire et amélioration des races selon les deux critères de la conformation bouchère ( prioritaire ) et de la production laitière ( secondaire ) ;
- les pâturages ( prospection et aménagement des points d'abreuvement, organisation des terrains de parcours pour éviter le surpâturage, création de pâturages artificiels, etc... ).

Elles mettent l'accent, non pas sur une augmentation en nombre des animaux dans le troupeau, mais au contraire, sur une rotation rapide des effectifs, permettant un rendement élevé des pâturages tout en favorisant l'intégration de l'économie pastorale dans le développement du pays.

Cette grille enserme les actions de développement dans un modèle idéal directement importé des pays occidentaux. Elle comporte des points sur lesquels il faut s'attendre à des résistances telles qu'elles signent déjà la perte des énergies, des idées et des capitaux. Et d'autres points sur lesquels des actions raisonnables pourraient s'appuyer, parce qu'elles ont quelque chance de s'harmoniser avec des tendances pastorales.

Je voudrais examiner brièvement ces points à la lumière de ce que je connais des pasteurs peul orientaux, et particulièrement, des Peul de brousse du nord du Cameroun : la terre, le bétail, et en dernier lieu, les possibilités d'intervention sur l'homme par une formation non conventionnelle qui respecterait son mode de vie et sa culture.

La terre.

Il faut cesser de parler du " mépris " des pasteurs pour le travail agricole. Parce que c'est transformer leur indifférence à l'égard de la terre, qui a des raisons culturelles et dont on doit tenir compte, en une attitude de négation active : celle-ci, et non celle-là, laisse augurer bien mal de la nécessaire prise de conscience des équilibres écologiques, et des rapports entre l'eau, son évaporation, le tapis végétal, l'affouragement en branches, les feux de brousse et la désertification.

L'emploi de ce terme ( mépris ) postule chez le pasteur l'existence d'un sentiment de supériorité inné par rapport aux populations agricoles, qui pourrait se formuler ainsi : " Les activités pastorales sont trop nobles pour que je m'abaisse à cultiver la terre ". L'ethnocentrisme naturel de toutes les populations du monde suffit à expliquer ce sentiment de supériorité, sans qu'il soit besoin d'en faire un défaut constitutif de la " mentalité pastorale ".

L'incompatibilité, en quelque sorte structurelle, entre le rapport au troupeau et le rapport à la terre, engage les objectifs de formation pastorale à ne pas viser immédiatement l'aménagement du sol par les pasteurs ( par exemple, en les obligeant à cultiver des plantes fourragères ), mais le simple ménagement du sol, en en faisant dépendre leur élément vital : l'eau.

Au fond, les pasteurs ne consentent à aménager la terre que lorsqu'ils ne sont déjà plus des pasteurs. Mais la sédentarisation est exclue pour la plus grande partie de la zone aride, car elle ne peut se faire que sur des terres cultivables. et en présence d'agriculteurs chez qui le pasteur pourra, dans un premier temps, se pourvoir en main d'oeuvre agricole rémunérée, qu'il prendra comme modèle dans un deuxième temps.

Dans le cas où elle est possible, on peut alors s'efforcer d'aménager les conditions qui favorisent la sédentarisation, et particulièrement, prévoir des possibilités d'insertion pour les nouveaux venus dans les structures politiques agricoles, qui sont en même temps souvent celles de l'Etat.

L'attrait principal de la sédentarisation pour certains pasteurs, en dehors des conditions où elle s'impose d'urgence par le dénuement, réside dans la perspective d'accéder à un statut social plus stable, et si possible, plus éminent, que celui dont il jouit dans son milieu, qui peut être remis en question par un simple déplacement ( ° ). Cela implique pour les structures politiques nationales la prise en compte de leurs aspirations à être représentés au niveau communal, à celui du parti, et dans toutes les instances où le peuple délègue ses représentants. Ce qui n'est pas toujours le cas : très souvent, les pasteurs en voie de sédentarisation passent sous la coupe des populations autochtones et sont engagés à retourner à une vie pastorale qui leur offrait d'importantes satisfactions, quoique d'une autre nature.

+<sup>+</sup>

L'organisation des terrains de parcours existe partout, traditionnelle et spontanée, et ne demande qu'à être améliorée. Même si les pasteurs gardent une très grande liberté de manoeuvre, le rassemblement des groupes en saison sèche, leur éparpillement en saison des pluies, sont connus et localisés. Les relations qui existent au niveau des chefs de fraction permettent d'éviter les trop grands rassemblements, que les pasteurs redoutent d'ailleurs autant que les services de protection du milieu. Connaître ce système de relations, c'est se ménager la possibilité d'intervenir pour

---

( ° ) Il s'agit ici d'une constatation faite en milieu peul. Elle ne saurait s'appliquer sans discussion aux pasteurs en général.

soulager certains territoires de pâturages ou éviter que d'autres ne soient totalement délaissés. Le surpâturage est inévitable quand l'administration a trop favorisé l'accès d'une région aux pasteurs ( comme c'est le cas au Cameroun pour la région de Meiganga, très tôt destinée par l'administration du Mandat à devenir une aire de " fixation" des pasteurs ) ; ou lorsque les points d'abreuvement sont trop espacés ( comme dans les pâturages du sahel ).

Par contre, cette organisation se ressent d'un défaut de communication entre ses différents secteurs : pasteurs appartenant à des ethnies différentes, pasteurs et sédentaires. Une meilleure circulation des informations entre ces secteurs hétérogènes, permettant des décisions plus rationnelles, constitue sans doute un élément fondamental de toute " formation " qui pourrait être envisagée.

Depuis quelques années, la sécheresse et la raréfaction des points d'eau et des pâturages qu'elle provoque, bouleverse le réseau de ces relations et de ces évitements comme le pourrait faire une guerre totale. La nécessité va enrayer pour longtemps le mécanisme délicat de cette organisation traditionnelle. L'aménagement de nouveaux points d'eau risque de susciter des réactions d'attrait telles qu'elles iront à l'encontre des intérêts pastoraux, parce que la situation de rareté entrave le libre jeu des choix sur lesquels repose l'organisation des terrains de parcours.

+ +

Le bétail.

Les pasteurs sont rarement hostiles à l'action sanitaire quand ils en ont reconnu l'efficacité. Il vaudrait mieux qu'ils participent à son coût, ne serait-ce que d'une manière symbolique. Totalement gratuite, elle représente pour eux - qui connaissent bien le prix des médicaments vétérinaires - un don énorme de l'administration qui éveille leur méfiance

et leur donne l'impression d'aliéner à l'Etat une partie de la tutelle de leur bétail. Leur participation au coût de cette action sanitaire, loin de les contraindre à s'y soustraire, pourrait les engager à y soumettre la totalité de leurs effectifs, à condition que les services fiscaux n'y soient pas mêlés.

Une comparaison entre les critères de sélection des pasteurs et ceux des zootechniciens révèle un premier critère commun : l'accent est mis sur la précocité dans le vêlage et les vêlages rapprochés. Les pasteurs recherchent ensuite la production de lait, puis la résistance physique, et enfin, ces critères de taille que j'évoquais plus haut. Alors que les zootechniciens cherchent à favoriser ensuite la conformation bouchère.

Si les pasteurs sont indifférents à la conformation bouchère, c'est qu'ils ne peuvent tout avoir et qu'une bête qui marche transforme l'herbe en énergie et non en viande. Il faut très longtemps pour engraisser convenablement les castrés, aussi sont-ils rares dans les troupeaux : les besoins introduits par la vie moderne, les exigences de la fiscalité assurent en général une circulation rapide de ces animaux, à tel point que certains troupeaux se retrouvent sans défense, tous les castrés vendus, les femelles exposées à leur tour, c'est-à-dire le capital du pasteur.

Les bêtes stériles ou celles qui refusent d'être montées sont écartées du troupeau. Par contre, des raisons culturelles importantes engagent les pasteurs à conserver des spécimens âgés, devenus improductifs, qui ont été les souches de leur patrimoine. Ces animaux expérimentés servent de guide au troupeau, le mènent et le ramènent. Réclamer à cor et à cri leur éviction, c'est s'immiscer dans la relation pastorale et provoquer de fortes résistances. Inutilement d'ailleurs, car la culture a généralement le dessus ... ou est détruite.

Les habitudes alimentaires de luxe des pays développés ont acclimaté en Afrique l'idée que la production de viande, et non de lait, devait être développée. Tout le monde connaît l'équivalence vulgarisée très tôt par René DUMONT, qu'un kilo de viande exige pour sa production environ trente fois plus de fourrage qu'un litre de lait qui contient les mêmes protéines. Les pasteurs ne consomment pas de viande en dehors de certaines périodes fastes, et se nourrissent principalement de lait ( et parfois aussi, de sang ).

En général, les pasteurs s'efforcent de posséder des races bonnes laitières. Cela peut faire sourire si l'on compare leur production à celle obtenue d'animaux en station. Mais la zone aride n'est pas une station, et l'abondance très relative de cette production que les pasteurs considèrent comme " bonne " doit surtout être imputée aux conditions très difficiles du milieu : rareté de l'eau, rareté et carences des herbages. Du fait qu'il n'existe que très rarement des systèmes de ramassage et de transformation sur place des surplus laitiers d'un troupeau, des quantités considérables de lait sont perdues que le pays est obligé d'importer et de payer fort cher.

Les variations saisonnières entraînent d'importantes variations dans la production de lait. Si on envisageait d'installer des stations de ramassage et de traitement artisanal du lait, ce ne pourrait être que des activités saisonnières. Mais elles ne sont pas à négliger pour autant, le pasteur, s'il répugne à vendre son bétail, étant toujours prêt à vendre son lait. Ces surplus laitiers sont une conséquence bienheureuse du troupeau en surnombre. Ils devraient être exploités à fond.

En saison des pluies, dans la région de Garoua ( Cameroun ), des femmes peul font, tous les deux jours, cinq heures de marche pour se rendre au marché, en portant sur la tête unealebasse de vingt litres de lait caillé. Elles restent en ville pour le vendre quatre ou cinq heures, et reviennent au campement à la nuit tombante, en faisant de nouveau cinq



heures de marche. Si ces femmes avaient pu, une fois arrivées au marché, verser immédiatement leur lait dans des bidons acheminés le soir ou le lendemain matin sur un centre artisanal local qui l'aurait traité et transformé, elles auraient accepté de le vendre un peu moins cher, et auraient refait ce trajet, sinon plus souvent, du moins en plus grand nombre.

Chez les Peul, on ne consomme pas le lait des deux premiers mois parce qu'il est trop gras et difficilement digestible. Mais il peut être traité tout comme un autre. A peu près le cinquième d'une lactation est ainsi complètement perdu. Chez les Peul villageois qui confient le troupeau à des salariés, le lait est l'apanage du bouvier. Si le marché est loin, s'il n'existe pas d'habitations à l'entour, ou si le bouvier est célibataire, le lait est perdu : les vaches ne sont pas traitées à fond, et ce que les veaux ne peuvent consommer est filé dans le courant d'une rivière. Il se perd ainsi chaque année des quantités phénoménales de lait.

On envisage facilement de construire des abattoirs modernes avec de grands frigorifiques et le transport des carcasses par avion vers les centres urbains. On construit des usines pour fabriquer du pâté de viande. Mais la possibilité de réaliser de petits centres artisanaux, transformant le lait avec des moyens rudimentaires, la collecte s'appuyant principalement sur les marchés et la capacité de marcher des femmes de pasteurs, est complètement négligée.

+  
+ +

L'homme.

Jusqu'à présent, les formations de type scolaire ou de type non-conventionnel ont peu visé le milieu pastoral africain, malaisé à pénétrer. La sécheresse va conduire les gouvernements à mettre en oeuvre des plans dans lesquels une formation, sous quelques modalités qu'on l'envisage, de-

vra tenir une place essentielle, sous peine, pour ces plans, de seulement parer au coup par coup.

S'interroger sur les incidences de la scolarisation des enfants sur le nomadisme et la transhumance - en retournant l'un des thèmes du séminaire, qui portait sur les incidences du nomadisme sur la scolarisation des enfants -, c'est poser la question : faut-il faire bénéficier les enfants de pasteurs d'une alphabétisation qui ne pourrait leur servir qu'à condition qu'ils quittent le milieu pastoral ? Pour reprendre André CRUIZIAT, " si l'école peut servir le développement, il est vain de croire qu'elle a les moyens de le créer ou de le susciter rien que par son action ". ( ° )

Le mode de vie pastoral paraît devoir relever d'un type de formation plus souple, qui pourrait être un " appoint de formation " professionnel s'appuyant sur une formation traditionnelle déjà acquise au sein du groupe familial.

Le contenu de cet appoint de formation dépendrait des cultures pastorales, de leur milieu géographique et des moyens qu'entendent mettre en oeuvre les gouvernements. L'élément invariable serait représenté par un fonds d'idées sur lesquelles hydrologues, agronomes et zootechniciens seraient parvenus à se mettre d'accord, et dont ils seraient à peu près certains qu'elles pourraient améliorer les conditions de vie des pasteurs et préserver leur milieu.

Dans cette hypothèse, on ne substitue pas une formation professionnelle entièrement nouvelle à une formation traditionnelle déjà existante,

---

( ° ) Cf André CRUIZIAT, " Economie et éducation en milieu rural ", Tome 1, " Panorama des expériences non conventionnelles de formation pour 14 Etats africains et malgache ", p. 10. ( Etude faite à la demande du Secrétariat d'Etat aux Affaires Etrangères, Paris, Décembre 1973 ).

mais on accepte de considérer la formation pastorale pour ce qu'elle est, en tout cas chez les Peul, un fonds de valeur, dans lequel vient s'enraciner un appoint de formation professionnelle.

Si ce type de formation était retenu, à quelle classe d'âge devrait-il s'adresser ?

Il paraît exclu de prétendre donner cette formation aux enfants. Ils sont accaparés par les tâches pastorales auxquelles ils s'adonnent avec allant, parce qu'ils sont encore à l'âge où le troupeau, le troupeau du père, représente pour eux quelque chose d'illimité, de très grand, qui les comble de satisfactions ; caractère illimité qu'ils ne retrouveront plus dans le troupeau personnel qu'ils recevront à l'âge adulte.

Si la scolarisation des enfants de pasteurs aboutit à coup sûr à la " dépastoralisation ", les faire bénéficier d'une formation plus souple et plus adaptée à la vie qu'ils mèneront adultes, c'est risquer de substituer à l'objet de leurs préoccupations, le troupeau, au moment où il se constitue, un autre objet plus incertain. Former des enfants serait leur refuser la possibilité d'intégrer des connaissances techniques nouvelles dans une expérience du milieu déjà formée.

Est-ce que cette formation devrait alors s'adresser aux individus âgés et responsables du groupe, aux pères, à ceux qui sont les propriétaires du troupeau et dont dépend l'essentiel de la formation pastorale ? Pas davantage. Il était trop tôt avec les enfants, il est ici trop tard. Leur objet est déjà constitué, ils sont trop engagés dans leurs habitudes culturelles pour qu'on puisse leur demander de modifier leur comportement, même s'ils peuvent en attendre des avantages financiers.

Ce n'est d'ailleurs pas l'argent qui les intéresse, mais le bétail, et s'ils pouvaient gagner de l'argent par une gestion plus " rationnelle " du troupeau, leur premier mouvement serait d'acheter de nouvelles bêtes pour en accroître le nombre, allant ainsi au rebours de la ration-

lité de l'élevage. Comme un industriel aux affaires florissantes dont on ne peut exiger qu'il cesse d'investir dans son entreprise, le pasteur, sur un autre plan, sait que son troupeau et le groupe humain dont il a la charge vont périlcliter s'il ne les développe pas.

Cet appoint de formation trouverait son meilleur terrain dans la classe d'âge intermédiaire, ni les enfants, ni les adultes âgés, mais les adolescents et les jeunes adultes ( 15 - 25 ans ). A les viser, on s'accorderait avec une notion qui se dégage du bilan de l'éducation en Afrique, ces dix dernières années, selon laquelle " l'éducation des adolescents permet de réduire le temps entre les connaissances acquises et leur utilisation ; aussi, elle facilite la préparation de l'individu à son futur métier "(°).

C'est à cette époque-charnière, entre 15 et 25 ans, pendant laquelle l'individu quitte le monde imaginaire de l'enfance pour accéder aux responsabilités, à la réalité et aux limitations du monde adulte, que se produit, au moins chez les Peul, un moment de vacillement permettant d'enter une action portant sur l'objet du désir : le troupeau. Le jeune homme se voit alors doté d'un stock de bétail très limité, constitué par le croît des animaux que son père a détachés , pour lui, de son propre troupeau, depuis qu'il est enfant. L'insuffisance de ce lot oblige généralement le fils à demeurer avec son père qui a besoin de lui et de ses enfants pour les activités pastorales.

En même temps qu'il reçoit ce troupeau limité, le jeune homme est en possession d'une formation pastorale achevée, dont la finesse d'adaptation au milieu ne doit être ni négligée, ni dépréciée. S'il bénéficie alors d'un appoint de formation " technique ", il est en mesure d'en apprécier les incidences, sans être déjà sous le coup de cette grande lassitu-

---

(°) Cf H. ROUILLE D'ORFEUIL et H. SENTILHES, " Analyse des réformes de l'éducation de base en Afrique noire francophone et Madagascar, en relation avec le milieu rural ", Thèse, 1971. Cité par A. CRUIZIAT, op. cit., p. 47.

de engendrée par les contraintes de la vie pastorale, qui rend ses aînés exagérément méfiants à l'égard de toute nouveauté.

Il ne serait guère réaliste, en dehors de toute expérience et de tout bilan, de vouloir préciser quels devraient être les modalités et les agents de cet appoint de formation, sinon qu'il devrait aller aux jeunes gens, dans leur milieu. Des expérimentations répétées - grâce à la modestie des moyens mis en oeuvre - porteraient sur des champs précis - une société pastorale déterminée -. Cet appoint de formation devrait pouvoir se passer de l'apprentissage d'une langue étrangère, même si elle est nationale, et dans un premier temps, de l'alphabétisation, pour revêtir un caractère extrêmement pratique. Mais elle devrait comporter un apprentissage du calcul : lire et écrire des nombres ne supposent que la connaissance des chiffres et de la numération, non celle de l'alphabet.

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

René Dognin  
O.R.S.T.O.M.  
24, rue Bayard  
75008 Paris